

LA TÊTE DANS LE RÉTRO

ISSN 1279 - 211X

SUPPLEMENT GRATUIT



À LA TÊTE EN NOIR

MARS/AVRIL 2025 - N°20

LE ROMAN POLICIER DU 20^e SIECLE

Dans ce nouveau numéro retrouvons quelques gloires du passé. Julien Védrenne se plonge dans deux romans de l'éphémère collection Émeraude ; Gérard Bourgerie détaille un roman de Stanley Ellin tandis que Michel Amelin reste dans le genre « Série Noire » avec James Hadley Chase et Craig Rice. Bonne lecture vintage !

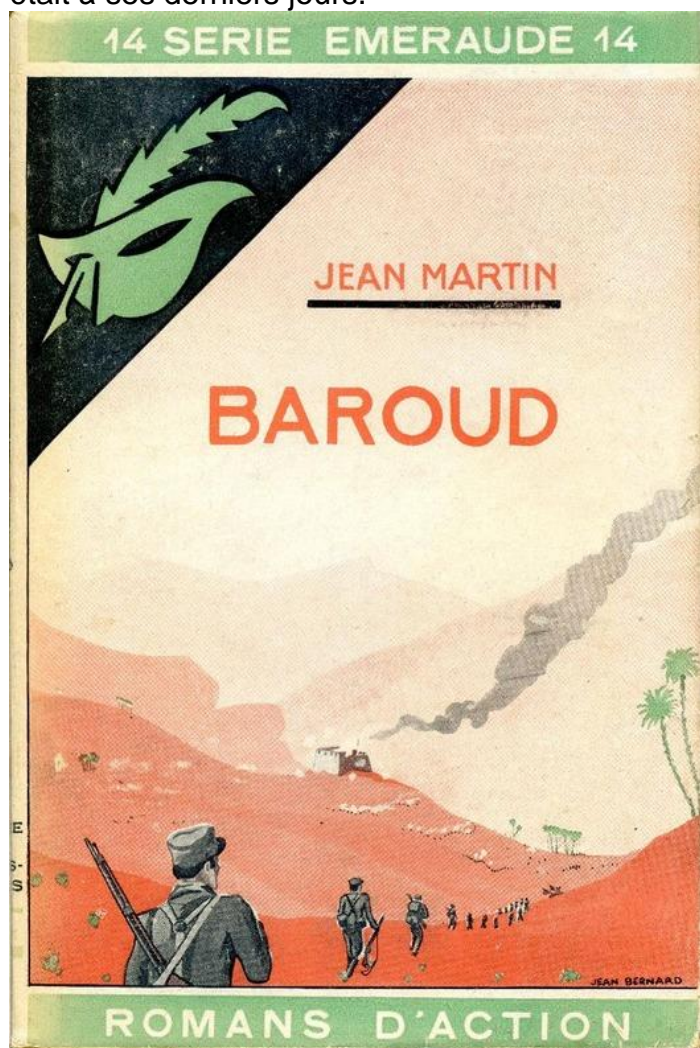
« SERIE EMERAUDE » OU QUAND LE MASQUE DECLINE LES GENRES

En marge de sa collection de romans d'aventure qui deviendra les fameux **Masque jaune**, la **Librairie des Champs-Élysées** lance à partir de 1939 l'éphémère **Série émeraude** sous-titrée « romans d'action ». Il s'agit pour l'éditeur Albert Pigasse de faire un premier distinguo entre roman policier et thriller, mais en lui adjoignant un brin d'exotisme. Ainsi, la plupart des trente-deux romans de la collection se situent outre-mer et nous baigne dans un fantastique diffus à l'instar du numéro 18, **Les Crânes d'or**, de **Franck-L. Packard**, épopée meurtrière maritime entre le Pacifique et l'Orient. La collection est intéressante à plus d'un titre car elle est, avant tout, un témoin de son époque. Parmi les thématiques récurrentes citons l'espionnage et le roman de guerre (et, avec lui, aussi son lot de patriotisme et de trahison) souvent mêlés de romance. On s'intéressera, ici, à un outre-mer bien particulier : le Maghreb.



Les Portes du destin (SE03) de **Jean d'Esme**, en 1939, nous embarque avec un journaliste dans un navire se dirigeant vers le Maroc. Jean du Mazet a l'intention d'aller à Tanger afin d'y attendre une accréditation pour la Zona : point de départ de Franco pour mener la guerre civile espagnole. De Mazet est un journaliste chevronné qui a déjà couvert le conflit en Espagne. Cette fois-ci, son journal veut qu'il décrive une réalité inédite. Car, aucun journaliste occidental n'a pu encore se rendre dans cette fameuse Zona ! En attendant cette autorisation, ressassant ses souvenirs de guerre, Jean finit par atterrir au *Blue Paradise*, une boîte de nuit où il retrouve Jacques Didier, compagnon d'aventure

aux airs d'espion français. Il découvre aussi la ravissante Mad, dont il tombe amoureux. Mais alors, qu'enfin, il se dirige avec elle vers la Zona, Mad a un comportement énigmatique : elle fraie avec des officiers espagnols et semble se dérober... Jean croit même l'apercevoir en un lieu interdit aux civils. Le lecteur aguerri comprend vite aujourd'hui le pourquoi du comment. Jean d'Esme déroule son intrigue implacablement, de façon simple et linéaire. Elle se conclut à l'endroit même où elle avait commencé, mais avec une tonalité tragique qui laisse un goût amer. On ne peut s'empêcher de penser au lecteur de 1939 et à tout ce qu'a pu produire sur lui cette aventure d'espionnage et de romantisme alors que la guerre d'Espagne en était à ses derniers jours.



Jean Martin avec **Baroud** (SE14) est bien plus dans l'esprit de *La Bandera* de Pierre Mac Orlan. Nous suivons les péripéties de quatre « Mousquetaires » de la Légion qui vont combattre les Schleuh au Maroc. Nous sommes en 1939, année symptomatique pour ce même terme de « Schleuh ». Il faut savoir qu'avant cette date, ce terme représente une tribu du Maghreb qui se trouve de l'autre côté de la frontière marocaine. Ce n'est pas encore le mot

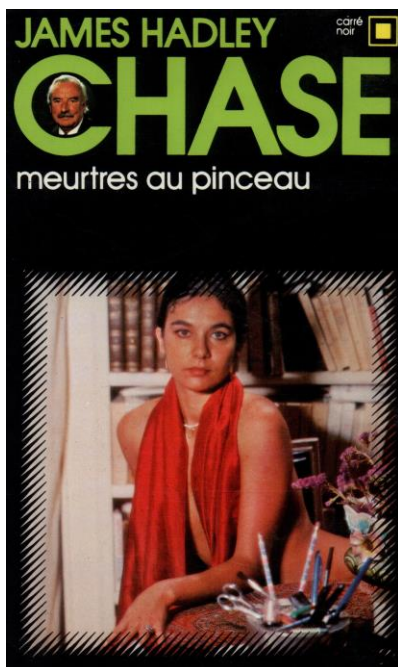
péjoratif utilisé contre les Allemands. Ironie de l'histoire de Jean Martin, les Schleuh, en révolte, ont à leur tête... un Allemand ! Grâce à lui et à l'un de ses espions, ces Schleuh ont toujours un coup d'avance sur la Légion. On suit donc le quotidien mouvementé et meurtrier de cette Légion qui doit faire face à l'hostilité d'un territoire et tenter de débusquer le traître qui est en son sein. Là aussi, Jean Martin instille un brin de romantisme avec une jolie berbère qui fait chavirer le cœur du légionnaire Carrayre. Ce dernier se retrouve en mesure de sauver les siens lors d'un affrontement final digne de *Gunga Din* (1890), poème de Kipling (assurément une source d'inspiration) adapté en 1939 (année de ce roman) par George Stevens. Mais ce qui est intéressant dans ce roman, outre son témoignage contemporain, c'est sa description du quotidien d'un bivouac de légionnaires, avec leurs bardas et le souk itinérant qui les accompagnent. Il y a très peu d'héroïsme et une banalité du quotidien. La vaste recherche du traître fait, aujourd'hui, sourire le même lecteur aguerri qui a lu **Les Portes du destin**. Voilà donc l'esprit de la rare « Série émeraude », bien jolie collection aux jaquettes illustrées par Jean Bernard, qui s'arrête en 1941. (J.V.)

JEAN D'ESME : *Les Portes du destin*, (Librairie des Champs-Élysées, « Série émeraude » n°3, 1939)

JEAN MARTIN : *Baroud* (Librairie des Champs-Élysées, « Série émeraude » n°14, 1939)

JAMES HADLEY CHASE AIME RIRE

Meurtres au pinceau fait partie de la série des 13 romans avec l'inspecteur Lepski (de Paradise City) correspondant à la période d'écriture « moderne » de Chase qui sortait les livres en rafales de mitraille. Chase n'avait plus rien à prouver si ce n'est investir dans l'humour et la comédie tout en gardant sa cruauté intrinsèque. Ici, un assureur est nommé par son patron à la tête d'une agence dans un quartier noir. Le problème c'est que sa secrétaire est la fille de son patron ! Et à voir ses roulements de hanches et ses œillades, les jours du bon mari sont comptés. Grâce aux bonnes idées de cette « secrétaire », l'assureur place un paquet de contrats de protection des enfants auprès des familles noires. Pour fêter ça, la secrétaire l'invite dans sa « garçonnière ». C'est un chalet payé par papa près d'une plage qui accueille une cinquantaine de hippies. L'assureur cède. Mais alors qu'il s'en va après les galipettes, il découvre le cadavre d'une fille éventrée, les boyaux étalés artistement autour d'elle. Il fait demi-tour, prévient sa secrétaire- maîtresse-fille



-du-patron qui le conjure de ne rien dire. Et, en filant dans l'obscurité, ils croisent un marginal qui rejoint le camp hippie. L'assassin ?...

Chase utilise très bien les données socio - professionnelles pour monter son histoire autour d'un américain moyen. Il embraie sur l'enquête de l'inspecteur Lipsky qui sait parler à bon escient « avec sa

voix de flic » mais qui file doux devant sa femme avec laquelle il se comporte comme un vrai gamin en se ruant à table en criant « J'ai faim ! ». Il aime aussi faire des dérapages en cavaland dans les bureaux. Voici un très bon roman qu'on ne peut lâcher tant il est mené avec brio en emboîtant ses sous-intrigues et personnages motivants : l'assureur, sa femme et la secrétaire-maîtresse-fille-du-patron ; Lipsky, ses collègues et sa femme ; une vieille riche, son fils bizarre et son majordome alcoolique ; sans oublier un galeriste gay à grosse perruque genre Liberace tyrannisant ses employés hystériques et qui s'avérera l'improbable bras du Destin ! Décidément, Chase joue sur tous les tableaux.

(M.A.)

JAMES HADLEY CHASE : Meurtres au pinceau (You must be kidding, 1979) Gallimard, coll Carré Noir n°289, 1979

LE ROMAN CHORAL DE STANLEY ELLIN

Sutton,1950 : Nicholas Street est une rue paisible de petite ville américaine tranquille. Chacun connaît son voisin. Lucile Ayres dirige avec fermeté une pension de famille. Son mari Harry s'occupe de son magasin d'articles ménagers. C'est un médiocre peintre amateur. Bettina, leur fille, est institutrice. Richard, le fils préféré de sa maman, semble un gentil garçon passionné de musique classique. Et pour servir cette famille bien sous tous rapports, Junie la pétulante soubrette est amoureuse du boucher. Arrive Chaves, nouveau pensionnaire de la pension de famille Ayres. Il se dit journaliste à New-York et se montre très intéressé par Kate Ballou, une illustratrice rousse incendiaire, habitant dans la maison mitoyenne.

Les acteurs de la pièce sont en place, le drame peut commencer. Bettina tombe amoureuse de Chaves et déclare vouloir se marier. Sa mère Lucile n'apprécie pas du tout. Harry tombe sous le charme de la belle voisine. Un matin, Junie, qui entretient aussi la maison de Kate Ballou, la découvre à l'état de cadavre, gisant au pied de l'escalier du sous-sol. Un accident ? Non affirme Morten, l'inspecteur-chef qui est catégorique : on a poussé Kate. Qui est le coupable ?

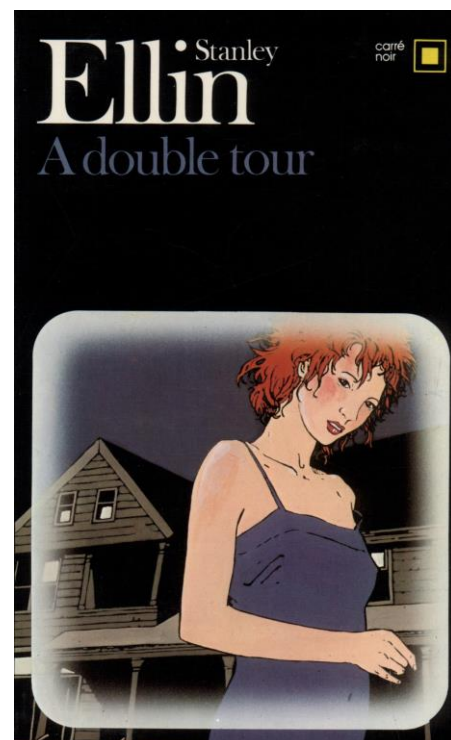
Le policier accuse le boucher qui avait glissé un mot sous la porte. Le boucher a un alibi. Junie crie qu'elle est restée chez elle. Harry aurait-il pu vouloir tuer Kate par dépit car son amant Chaves désirait repartir pour N.Y. ? Lucile aurait-elle voulu se venger d'un mari volage ? Bettina, follement amoureuse, pense que Chaves voulait la quitter. Aurait-elle pu s'en prendre à Kate ?

Stanley Ellin a écrit un roman « choral », chaque personnage délivrant son point de vue en s'exprimant à la première personne. Le lecteur ne découvre la clé du mystère qu'au tout dernier chapitre. A Nicholas Street, un mot d'ordre : discrétion et respectabilité. La vérité dévoilée, chacun se devra de rester muet. Ce polar qu'on relit avec plaisir, a été adapté par **Claude Chabrol** – grand amateur de romans policiers, en 1959. C'est son 3^e film mais pas son meilleur. Chabrol situe l'action à Aix-en-Provence dans un milieu bourgeois. Il lorgne du côté d'Hitchcock sans arriver à la cheville du maître à cause d'une mise en scène artificielle.

Notons au générique la présence de B. Lafont et JP Belmondo.

Stanley Bernard ELLIN (1916 – 1986) a exercé divers métiers avant d'être embauché dans une agence littéraire. En 1948, après sa sortie de l'armée, il publie une nouvelle : **The speciality of the house**,

qui le rend célèbre. Sa carrière est lancée. Il est considéré comme l'un des plus grands



nouvellistes anglo-saxons. Pour les lecteurs français, il convient de retrouver ses nouvelles aux **Éditions du Masque** (4 volumes). Ce sont toutes de petits chefs-d'œuvre. En **Série noire**, Gallimard a publié **La peur au ventre**, 1948 ; **A double tour** ; **Le huitième cercle de l'enfer**, 1959, **Astrologie d'un meurtre**, 1980. Chez d'autres éditeurs, on lira : **La corrida des pendus** ; **La succession Valentine** ; **Miroir dis-moi miroir.** » (G.B)

STANLEY ELLIN : **A double tour** (*the key to Nicholas Street*) Série noire N° 192, 1954, Gallimard, rééd. Collection Carré Noir n°481, 1983

ÇA TOURNE POUR CRAIG RICE

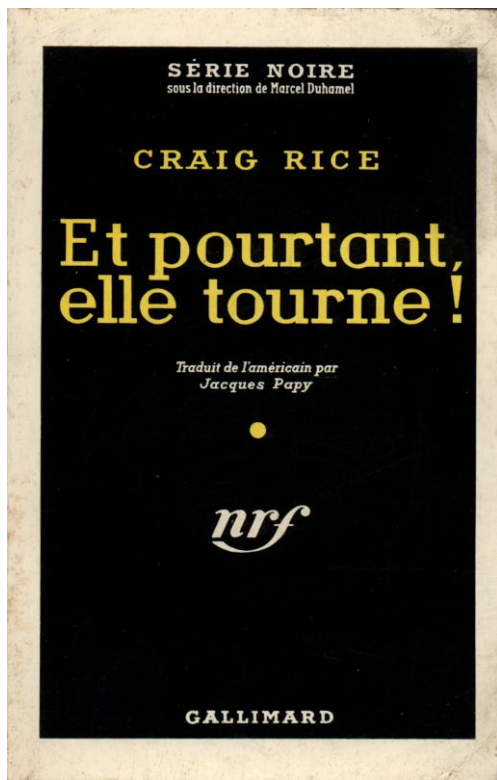
Georgiana Ann Randolph, qui signait **Craig Rice** (1908-1957), a eu une vie compliquée et imbibée qui l'a menée à écrire des scénarios, des nouvelles et de nombreux romans policiers presque tous marqués par un humour bienvenu dans le genre hard-boiled. Son héros John J. Malone a fait les beaux jours de la collection **La Chouette** chez **Ditis**, titres repris ensuite chez **J'ai Lu** puis au **Masque**. **Et pourtant elle tourne !** est un polar spécial dans sa production. A l'intérieur d'une fête foraine permanente, nommée La Jetée, un homme est retrouvé poignardé dans une cabine de la Grande Roue. C'est le chef de la mafia locale. Une jeune et belle femme qui était en train de prendre la pose au stand du dessinateur de portrait (un sourd-muet), a probablement tout vu du meurtre puisqu'elle est restée immobile, pendant près de dix minutes, le regard braqué sur la roue. C'est

ce que vont penser le flic Smith et le mauvais garçon Tony qui vient de sortir de prison et qui a peur de se faire accuser du meurtre. La fille a payé et emporté le portrait mais l'a déchiré. Et, par magie romanesque, le flic trouve la moitié inférieure du portrait tandis que Tony met la main sur la



supérieure... Craig Rice est époustouflante dans ce roman qui repose presque sur une situation de roman à l'anglaise classique avec une situation de départ bien cadrée (le meurtre « en local clos » de la Grande Roue) et un minimum de personnages. Mais son tour de force est d'utiliser le décor trépidant de la fête foraine avec ses bonimenteurs, ses stands, ses musiques et ses odeurs tandis que tous les personnages se lancent à la poursuite des uns et des autres. Au milieu de ce maelstrom, le personnage de la jeune fille anonyme devient central, avec toutes ses ambivalences qui rejaillissent sur la petite frappe et le chef des flics. Voilà un roman atypique, remarquable et impressionnant par sa justesse psychologique et son invention constante et dynamique. (M.A.)

CRAIG RICE : **Et pourtant elle tourne !** (*Innocent bystander*, 1949), Gallimard/série Noire n°533, 1959



LA TÊTE DANS LE RETRO

Supplément Gratuit de **la Tête en Noir** coordonné par Michel Amelin, avec la participation pour ce numéro de Gérard Bourgerie et Julien Védrenne

Logo : Gérard Berthelot

Numéro 20 – MARS 2025